

Angela Nanetti

Mistral

Traduit de l'italien par Françoise Brun

LA JOIE DE LIRE
ENCOURAGEMENT

A Gianfranco,
mon maître à la voile et mon ami,
et à cette mer que nous aimons.

Chapitre un

La mer et le vent étaient si déchaînés qu'on aurait dit qu'ils voulaient engloutir l'île. Le soleil s'enfonçait à l'horizon derrière un rideau de nuages et les mouettes se lançaient à pic contre la falaise, défiant le vent qui se levait.

– Le mistral ! annonça Sisco. Et il est mauvais. Je ferais mieux de ne pas sortir.

Ce fut peut-être ce qui le sauva, car dans la nuit, la mer emporta plusieurs bateaux ; et ce fut aussi sa chance, puisqu'il vit naître son premier fils.

Au milieu de la nuit, tandis que la pluie et le vent secouaient la tour, que les vitres tintaient contre le bois des fenêtres et que la lumière du phare oscillait comme si le vent arrachait la lanterne, Antonia entra dans les douleurs. Sisco allait et venait du lit à la fenêtre : il n'avait pu avertir personne, mais de toute façon, avec cette mer...

Il regardait sa jeune femme qui se tordait de douleur, et il se sentait tourmenté à son tour de douleur et de culpabilité. Mon Dieu, qu'avait-il fait !

– Antonia !...

Elle semblait ne pas le voir. Le front trempé de sueur, elle s'agrippait aux couvertures et s'arc-boutait, avant de retomber épuisée sur l'oreiller. Soudain, elle poussa un cri :

– Aide-moi !

Sisco, au désespoir, s'approcha à tâtons et sentit enfin quelque chose glisser dans ses mains. D'instinct il s'en saisit, comme il attrapait les poissons au bord de l'eau quand il était enfant. Antonia se tut soudain, se rejeta en arrière, et ce fut le silence. Dans la mer, dans le vent, dans la chambre.

– Le silence, comme si tous retenaient leur souffle pour te le donner, à toi, lui disait son père quand il lui racontait sa naissance. Et moi, je ne sais pas comment, je t'ai soulevé en l'air et secoué, comme ça, comme on fait avec un poisson qui ne veut pas se détacher de l'hameçon. Aussitôt, tu t'es mis à hurler comme un damné. Plus fort que le vent, je te le jure ! Quelle voix ! Alors j'ai pensé que tu devais t'appeler Mistral, parce que tu étais comme lui.

* * *

Les îles sont comme des résumés de la terre. On peut y trouver en petit ce qui, ailleurs, est trop loin ou trop vaste, ou inaccessible : des montagnes et des plaines, des villages et des villes, et même un peu de désert. Elles peuvent même être vides, avoir toutes les formes et toutes les dimensions et, comme les bouteilles qui flottent sur l'océan, emporter avec elles les messages les plus variés, et même parfois des histoires.

Prenez de la roche encore jeune, âpre et sombre ; posez-la sur la mer assez près de la côte et donnez-lui l'aspect d'un poisson sans queue, avec deux protubérances sur le dos ;

placez à côté un fragment plus petit et dentelé, de couleur blanchâtre. Vues de loin, ce sont l'Île Noire et l'Île Blanche, où se déroule notre histoire.

Les deux protubérances sont une tour et un phare. La tour, carrée, raccommodee ici et là, comme une vieille robe, se tient au centre de la bosse et embrasse du regard tout l'horizon. Elle n'a plus que quelques créneaux, quatre fenêtres inégales et une porte basse tournée vers la côte. Le phare est derrière la tour, un peu plus bas, là où le poisson sans queue finit à pic dans la mer. C'est une sorte de grand champignon élancé, avec une lanterne protégée par une coupole bleu clair, qui a une porte étroite et, à l'intérieur, un escalier en colimaçon.

Les portes du phare et de la tour étaient autrefois toujours ouvertes, et elles se parlaient à distance. Autrefois, quand Michele Coiro s'occupait du phare : il n'est plus maintenant qu'une plaque à côté de la petite porte.

« *En souvenir du geste héroïque de Michele Coiro, qui perdit la vie en mer pour sauver quatre personnes* », dit l'inscription.

Michele était le père de Sisco ; et Sisco est le père de Mistral, qui vient de naître et dort à côté de sa mère.

Mais continuons à regarder les îles de près. C'est l'aube, et le soleil en sortant des nuages colore de rose l'Île Blanche, qui dresse comme des tuyaux d'orgue ses pitons rocheux peuplés de mouettes. Les rochers leur appartiennent, et ce sont leurs excréments qui donnent à l'île cette couleur blanchâtre si particulière. Elles font halte ici, en colonies

querelleuses ou somnolentes, avant de s'élancer soudain sur la mer ou contre la paroi rocheuse, où elles nichent dans les crevasses que le vent a creusées. Au printemps, ce n'est que piailllements et claquements d'ailes, mais dès que le vent souffle du nord ou de l'ouest et que les vagues se lèvent, le hurlement de la mer contre les rochers domine tous les cris. C'est pourquoi on a appelé cet endroit la Falaise des Mouettes Sans Voix. Elle se trouve là où l'Île Noire se précipite dans la mer, à quelques mètres du phare ; c'est là, dans ces vagues traîtresses et maudites, que Michele Coiro s'était noyé, laissant Sisco orphelin, et roi de l'Île Noire.

Chapitre deux

Pourquoi était-il roi ? C'est simple : parce qu'il était le seul à vivre là, avec Quinta, sa mère, et que l'île était toute à lui : de la Falaise des Mouettes Sans Voix jusqu'à la pointe où, par beau temps, la côte et le village semblaient à quelques brasses ; et de la plage qui faisait face à l'Île Blanche jusqu'à l'autre pointe, entièrement recouverte de verdure. Tout entière à lui. Quatre kilomètres carrés de royaume, une tour, un phare et pour sujets les mouettes et les hirondelles, les dauphins et les tortues de mer, une nichée de souris dans un creux de la tour, des lézards, des geckos et deux faucons pèlerins. Sans compter les bancs de poissons qui nageaient entre les deux îles.

Cela dura une année, le temps que Quinta avait décidé de donner à Sisco pour qu'il se remette de la perte de son père, et ce temps-là, Sisco ne l'oublia jamais. Libre du matin au soir, parce qu'il avait passé l'âge de l'école obligatoire, il caracolait sur son île toute la journée. L'été, il nageait même jusqu'à l'Île Blanche, grimpait sur les rochers et plongeait dans la mer ; mais il n'osa jamais approcher la Falaise des Mouettes. Dès qu'il s'y penchait, il était saisi d'une sorte de vertige et, même si sa mère ne lui avait pas interdit de toucher cette eau maudite, jamais il ne serait venu jusqu'à cet endroit, ni en barque, ni à la nage : c'était la tombe de son père.

Au bout d'un an, Quinta décida qu'il était temps pour Sisco de travailler.

– Je veux faire comme mon père.

– Le phare, je m'en occupe. Toi, il te faut apprendre un métier.

Ils s'étaient rendus tous les deux au village, où Sisco avait commencé comme apprenti chez le boulanger, avant de passer chez le droguiste, puis chez le cordonnier.

Cela durait quelques mois, et il déclarait qu'il en avait assez. Deux années s'écoulèrent ainsi.

– Quinta, il n'est pas méchant, ton fils, mais il a un fichu caractère, on peut le dire. Il lui faudrait peut-être un père, avait ajouté le cordonnier, en fixant sur elle des yeux pleins d'espoir.

Sisco avait seize ans. Il était grand comme un homme, et il était fort ; il avait regardé sa mère et lui avait dit :

– Je veux partir en mer.

Quinta avait frémi, mais l'avait amené malgré tout au port, où elle connaissait Pietro, l'armateur, un parent éloigné de son mari. Il avait deux bateaux pour la pêche hauturière et c'était le seul homme du village qui ne travaillait pas mais faisait travailler les autres.

– Il manque un mousse, sur un bateau. Il commence demain, s'il veut.

Quinta avait ouvert de grands yeux et elle était devenue toute rouge, mais Sisco avait aussitôt dit oui et, le lendemain, il était sur la jetée.

Pietro avait une fille aux cheveux noirs et frisés, à la peau couleur de cuir blond, car sa mère venait du Maroc.

La première fois où Sisco la vit, Antonia avait seize ans, une masse de cheveux sur les épaules, la peau plus brune encore d'avoir pris le soleil, et deux yeux qui brillaient d'une manière qu'il n'avait plus oubliée. Depuis ce jour, qu'il fût en mer ou à terre, il n'avait cessé de penser à elle.

– Dès que je débarquais, je te cherchais partout, comme un fou. Et jamais je ne te rencontrais...

– J'étais en pension, tu le sais.

Jusqu'au jour où, pour les dix-huit ans de sa fille, Pietro avait organisé sur la jetée une fête dont tout le village se souvient encore.

Les équipages de ses bateaux étaient là aussi. Et, bien sûr, Sisco et Quinta.

Antonia avait les yeux encore plus brillants, les cheveux plus longs et, pour la première fois, les lèvres rouge vif.

Sisco, à la voir ainsi, au milieu des autres, s'était soudain senti malheureux et avait commencé à boire. Puis il avait décidé qu'il devait faire quelque chose. Quand était arrivé le moment du concours de plongeon, il avait grimpé, à moitié pompette, le long du mât qu'on avait dressé sur la jetée, jusqu'au sommet, que personne n'avait réussi à atteindre. Le mât avait oscillé et l'on avait entendu un « ooohhh ! » Mais il s'était hissé sur la petite plate-forme du sommet et, dans un vol impeccable, il avait plongé dans l'eau.

– Si je n’avais pas été un peu gris, je ne me serais jamais lancé d’aussi haut, disait-il à Antonia en riant.

Mais elle savait que ce n’était pas vrai, que Sisco, ce jour-là, avait plongé pour elle. Tout le monde avait applaudi et elle s’était sentie fière. Mais Sisco tardait à remonter et les applaudissements s’étaient changés en murmures puis les gens avaient couru vers l’eau, Quinta la première, qui déjà se tordait les mains, suivie d’Antonia à quelques pas.

– Où est-il ?

– Vous le voyez ?

– Ce ne serait pas lui, là-bas ?

– Le voilà !

– Non...

La tension devenait insupportable quand, à deux cents mètres de la jetée, une tête avait enfin émergé.

– Là !

– Il est fou !

– Comment il fait pour avoir autant de souffle ?

Le plongeur lui avait gagné le cœur d’Antonia et l’admiration de tout le village, mais n’avait pas suffi à convaincre Pietro, quand Sisco lui avait demandé la main de sa fille.

– C’est une plaisanterie, je suppose ? Elle est belle, elle est allée à l’école, c’est ma fille unique et tu t’imagines que...

Pour commencer, Sisco avait perdu son travail, et il était revenu sur l’Île Noire ; mais ce n’était pas une plaisanterie. Il avait bien vite réparé le bateau de son père et s’était mis à

pêcher pour son propre compte. Puis Quinta lui avait laissé la garde du phare.

Un an plus tard, Antonia était venue le rejoindre et l’année suivante Mistral était né. Elle avait alors vingt ans et Sisco vingt-six. C’était un grand jeune homme mince, à la barbe claire et aux cheveux noués sur la nuque. Il avait un tatouage à l’épaule gauche et une cicatrice sur la pommette, un souvenir du fameux plongeur.

Ce matin-là, tandis qu’il regardait par la fenêtre le jour qui se levait après la naissance de son fils, Sisco ne put s’empêcher de penser qu’ils ne seraient que deux pour la fêter : Antonia et lui. Sa mère était partie à l’arrivée d’Antonia, et celle-ci s’était enfuie de chez ses parents : Sisco était plutôt seul.

Mais à l’instant où le soleil colorait de rose l’Île Banche, il aperçut soudain un vol de mouettes comme il n’en avait jamais vu venir droit sur le phare et, aussitôt après, il entendit le cri d’un faucon pèlerin.

Alors il se passa la main sur les yeux et sourit : l’île ! Son fils aurait pour lui l’île tout entière ! Il revint vers le lit, caressa doucement sa femme endormie, souleva le paquet de langes et le porta près de la fenêtre :

– Regarde ton royaume, petit prince !

Mistral continua à dormir.

Chapitre trois

Mistral régna seul, avec son père, pendant trois ans puis Matias vint au monde et, deux ans après, Paloma. Quand il eut huit ans, arriva Corrusco, qui veut dire « étincelant ». Ce fut alors que quelqu'un sur le continent décida que le phare était trop vieux et qu'il fallait le moderniser. Une équipe arriva, qui travailla tout un mois : quand elle repartit, le phare n'avait plus besoin de Sisco. Il fallait un « technicien », comme lui dit un des hommes, qui viendrait contrôler les nouveaux instruments une fois par semaine.

– Et nous ? J'ai trois enfants, bientôt quatre...

L'homme haussa les épaules et écarta les bras :

– Il faut voir avec le chef.

Sisco alla le trouver et n'en tira que haussements d'épaules et bras écartés.

– On ne peut pas faire autrement... la navigation... les accords internationaux...

– Mais j'ai des enfants à nourrir !

– Il te manque le niveau... les compétences...

– Je peux apprendre. Dans la vie, tout s'apprend !

– Non, il faut du temps pour ces choses-là... Quel âge as-tu ?

– Trente quatre ans...

– Et que sais-tu faire ?

– Je suis pêcheur.

– Alors, pêche.

Quand Sisco revint sur l'île, il faisait une tête que Mistral ne lui avait jamais vu.

– Comment je fais pour élever trois enfants, plus un autre qui arrive, avec la pêche seulement ?

Et il allait et venait dans la pièce, de la fenêtre à la table, où Antonia le suivait des yeux en silence, les mains posées sur son ventre qu'elle caressait de temps à autre.

Elle n'était pas loin d'accoucher et elle avait un air fatigué, mais tranquille : les grossesses et les colères de son mari étaient devenues pour elle une habitude, comme le geste d'ôter ses peignes de chaque côté de sa tête quand ils commençaient à glisser et de les remettre en place.

– Tu pourrais...

– Ton père ? Non, jamais ! gronda-t-il.

Elle s'était réconciliée depuis peu avec ses parents, mais pas Sisco, qui ne pardonnait toujours pas à son beau-père Pietro son long silence envers sa fille et ses petits-enfants.

Antonia regarda Mistral et toucha le bras de son mari. Aussitôt, Sisco se calma : il prit les deux petits, s'assit et les fit sauter distraitemment sur ses genoux. Puis il se pencha vers sa femme et prit sa main dans la sienne.

– Tu verras, je trouverai une solution, je te le promets.

Debout près de la table, Mistral ne perdait pas un geste de son père. Il l'aimait passionnément et avait en lui une

confiance aveugle. Si son père avait dit « je trouverai une solution » , alors il la trouverait.

Son petit frère naquit et mamie Quinta vint sur l'île, comme elle avait fait quand Paloma était née. Elle apporta des gâteaux et resta une semaine. Sa mère quitta alors le lit, remit ses vêtements et tout recommença comme avant.

Mais deux mois après la naissance de Corrusco, un après-midi, Sisco rentra à la maison avec des papiers, qu'il jeta devant Antonia.

– Je suis engagé.

Elle était en train d'allaiter et les regarda à peine ; mais Mistral, lui, les examina attentivement.

– Quand ?

– Dans une semaine.

Il sentit comme un coup violent au sternum, qui lui coupa le souffle : ses yeux allèrent des papiers à sa mère et de sa mère aux papiers, puis il se sauva dehors en courant. Sisco le suivit longtemps entre les rochers de l'île, l'appelant et le suppliant, mais Mistral bondissait comme un bouquetin, et il ne le rejoignit qu'au promontoire, à la pointe ouest.

Là, il l'attrapa, s'assit et cala Mistral sur ses genoux.

L'enfant gardait les yeux obstinément fixés sur la mer, résistant à toutes ses prières.

– Tourne-toi.

– Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

– Je ne voulais pas le dire avant. C'est un contrat de six mois, un grand contrat. Tourne-toi !

– Tu as dit que tu trouverais une solution, et tu t’en vas !

– Je n’ai rien trouvé d’autre. Il fallait que j’accepte.
Tu verras, ce sera mieux pour nous tous.

– Pas pour moi !

Les épaules de Mistral se mirent à tressaillir et Sisco n’essaya plus de le forcer à se tourner ni de le serrer dans ses bras.

– Moi aussi, je suis triste de vous quitter, toi, maman, tes frères, ta petite sœur...

Mistral pleurait, offrant son visage à la mer et à la brise tiède qui lui apportait l’odeur fraîche et piquante du sel et du romarin en fleurs. Ce n’était pas juste, surtout maintenant que l’été allait venir, qu’il allait pouvoir monter en haut du phare et passer la nuit avec lui à regarder la Petite et la Grande Ourse, ou l’attendre sur la plage au coucher du soleil, quand il arrivait avec son bateau... Ce n’était pas juste ! Non, ce n’était pas juste !

– Mon père est mort quand j’avais treize ans, et ça non plus, ce n’était pas juste, lui dit Sisco, mais sans dureté, d’une voix triste qui rendit aussitôt Mistral silencieux. Il ne se retourna pas mais s’essuya les yeux du dos de la main, et son père lui caressa la tête.

– Je reviendrai en novembre. Tu me raconteras toutes les histoires de l’été, et moi je te raconterai les miennes.

Quand ils furent devant la tour, Sisco s’arrêta et fit un geste ample de la main :

– Prends bien soin de l’île, elle est tout à toi maintenant.

* * *

Après le départ de Sisco, mamie Quinta revint, tenant cette fois une grosse valise dans une main et une petite fille dans l’autre. Elle dit simplement :

– Elle s’appelle Ignazia et ses parents me l’ont confiée pour un mois. Ils savaient que je viendrais vous voir et ils ont dit que c’était d’accord. Et donc... , Ignazia, dis bonjour ! lui ordonna-t-elle.

La fillette fit une grimace et souffla tout bas un bonjour.

Mistral l’observa un peu, puis jugea qu’elle était plus petite que lui et donc pas intéressante, quoique un peu plus que sa sœur Paloma. Le lendemain, quand le bateau arriva du village pour l’amener à l’école, il fut tout surpris de voir qu’Ignazia y montait aussi.

– Tu as quel âge ?

– Sept ans.

– Moi, huit, presque neuf.

Elle était assise à la poupe, courbée en avant, et serrait son cartable contre elle comme si elle avait peur qu’il le lui vole.

– Pourquoi tu ne parles pas ? Depuis hier tu n’as pas décroché un mot.

Ignazia se mit à tourmenter une boucle de son cartable tout en regardant ses chaussures, noires et brillantes. Elle levait et abaissait les pointes, sans rien dire. Elle devait être bête, c’était une fille, aussi bête que sa sœur.

– Aujourd’hui j’irai voir les nids des mouettes sur la falaise. Tu veux venir ?

Il avait lancé ça comme ça, et pourtant c’était ce qu’il y avait de plus difficile et de plus dangereux, qu’il n’avait fait que trois fois, et en cachette. A sa grande stupéfaction, Ignazia fit oui de la tête.

Pour voir les nids il fallait descendre le long de la falaise jusqu’à une pierre plate en saillie et s’y asseoir. Elle n’était pas trop difficile à atteindre, il y avait des prises dans le rocher : l’important, c’était de ne pas avoir le vertige et de ne pas regarder en bas. Une fois assis, on pouvait observer deux grandes cavités un peu sur le côté et dedans quatre nids et dix poussins. Il les avait comptés. Mais ce n’était pas pour les filles, et certainement pas pour une fille comme elle. S’il le lui avait proposé, c’était parce qu’il ne supportait pas ses chaussures noires et brillantes, ni sa tête baissée.

– Tu es sûre ? s’étonna-t-il.

Elle leva les yeux et se décida enfin à parler.

– Oui, dit elle, sans aucune hésitation.

Mistral se sentit pris au piège.

Chapitre quatre

A l’école il ne fit que penser à l’après-midi et à la falaise. Il imaginait qu’Ignazia, avec ses souliers vernis, tombait et finissait noyée comme son grand-père. Ou qu’il essayait de l’aider, et qu’il tombait. Ou encore qu’ils tombaient tous les deux. Ou qu’elle se mettait à hurler de peur et que mamie Quinta arrivait... Il espéra de toutes ses forces qu’il lui arrive quelque chose : de la fièvre, un mal de ventre, le retour soudain de ses parents... Mais Ignazia l’attendait tranquillement devant l’école.

A nouveau elle s’assit à la poupe, cette fois les jambes allongées et son cartable posé dessus, les yeux rivés sur le bout de ses souliers qu’elle levait et abaissait.

– Elles te plaisent tant que ça ?

Elle sourit :

– Oui.

– Pourquoi tu ne parles pas ?

– Parce que je n’ose pas.

A quelques mètres du rivage, Mistral souhaita très fort que le bateau coule. Mais il ne se passa rien.

– Alors, tu m’emmènes ? demanda à nouveau Ignazia quand ils furent devant la tour.

A ce moment précis, mamie Quinta ouvrit la porte.

– Où ça ? demanda-t-elle.

Se sentant perdu, Mistral lança autour de lui des regards affolés et vit, à côté de son pied gauche, le soulier noir et brillant d'Ignazia. L'air de rien, il bascula légèrement sur le côté et appuya son pied sur le bout lisse et rond. Il le sentit céder sous son poids comme s'il était vide puis, aussitôt après, il y eut le hurlement. Exactement ce qu'il voulait ! Sa mère se précipita, suivie des petits, et la falaise fut oubliée.

* * *

Pendant tout l'après-midi Ignazia l'ignore et suivit mamie Quinta comme son ombre, tandis que Mistral, sûr de l'avoir échappé belle, s'en alla flâner jusqu'au soir, comme un oiseau sans nid.

A son retour, il trouva Ignazia le front penché sur la table, absorbée dans ses devoirs. Elle écrivait en formant les mots avec les lèvres, indifférente aux cris de Corrusco ou aux chamailleries de Paloma et Matias, occupés à jouer.

Mistral la regarda d'un air dégoûté.

– A cette heure-ci ? s'écria mamie Quinta. Voilà deux heures qu'Ignazia est là.

Ignazia ne bougea pas mais il sentit qu'elle l'observait à la dérobée. Son dégoût fut encore plus grand et le matin, quand ils montèrent dans le bateau pour aller à l'école, il s'obligea à ne pas la regarder.

Serrant comme la veille son cartable dans ses bras, elle fixa un moment ses souliers puis, en le regardant par en dessous, elle lança :

– Alors, aujourd'hui, tu m'emmènes ?

– Où ça ?

– Voir les nids des mouettes.

– Non.

– Et pourquoi ?

– Parce qu'on ne peut pas.

– Et pourquoi hier on pouvait ?

Mistral pensa qu'il préférerait quand elle ne parlait pas.

– Aujourd'hui, j'ai pas envie.

– Alors demain ?

– Tu ne peux pas venir, tu n'as pas les chaussures qu'il faut.

Ignazia contempla ses pieds à nouveau.

– Ce n'est pas vrai, je peux venir avec celles-ci. Tu veux voir ?

– Quoi ?

– Si je suis capable.

Il ne répondit pas. Heureusement pour lui, ils arrivaient et ils étaient en retard. Aussitôt à terre, Ignazia se mit à courir. Mais au retour elle revint à la charge, toujours avec cette histoire de souliers. Tantôt elle les fixait des yeux, tantôt elle regardait Mistral, répétant qu'elle pouvait y aller, sur la falaise, qu'elle était capable. Jusqu'à ce qu'il en eût assez.

– D'accord, mais si tu tombes, tant pis pour toi. Mais tu ne dois rien dire.

– A qui ?

– A personne.

– Pourquoi ?

– C'est un secret. Si tu dis quelque chose, tu tombes. Jure-le.

– Je le jure.

Et dans l'après-midi, pendant que la mère et la grand-mère de Mistral étaient occupées à faire le pain, ils allèrent voir les nids des mouettes. C'était une journée sans vent, de brise légère, avec quelques friselis sur la mer, juste un ourlet blanc.

– Regarde comme c'est beau ! dit-elle.

– Ne regarde pas, lui ordonna-t-il en frissonnant.

– Pourquoi ?

– Parce que. Et maintenant, pour descendre, fais comme moi.

La paroi était noire, écailleuse comme le dos d'un poisson mais pas trop abrupte, jusqu'à la pierre plate, trois mètres en dessous. Il y avait dans la falaise des creux qui faisaient comme des marches, parfois avec des touffes d'herbes fleuries, parfois dénudées. Mistral connaissait bien le parcours : il fallait éviter les premières, qui n'offraient pas un appui sûr, et chercher les autres, d'abord des yeux, puis du pied. Ensuite, il suffisait de se tenir fort au rocher, trouver le creux, y poser le pied, sans

jamais regarder en bas, lui expliqua-t-il. Il l'avait déjà fait trois fois, c'était la quatrième. Elle n'avait qu'à faire comme lui, compris ?

Ignazia le regardait et faisait oui de la tête. Elle s'était allongée sur le sol et regardait du haut de la falaise comme du haut d'un balcon : sérieuse et concentrée, elle regardait, sans parler. Mistral commença à descendre et, quand il fut arrivé à la pierre plate, il leva les yeux :

– Tu viens ?

Elle allait dire non, il en était sûr. Elle secouerait la tête et partirait en courant. Au fond, c'était une fille, qui ne pensait qu'à ses souliers vernis. Elle secouerait la tête sans rien dire, et elle n'aurait même pas le courage de regarder.

Mais Ignazia se leva, se tourna et se mit à genoux comme elle l'avait vu faire, puis tendit la jambe en dessous d'elle, à la recherche d'un appui. Il attendit un peu et vit la semelle de sa chaussure, qui était toute neuve, sa socquette et, remontant le long de la jambe, sa petite culotte blanche ourlée de dentelle. La première qu'il voyait, à part celles de sa mère ou de sa sœur, mais celles de sa mère, il ne les avait vues qu'étendues à sécher avec le reste du linge.

Cette petite culotte était aussi extravagante que les souliers vernis et les socquettes, mais elle lui causa un trouble inconnu.

– Alors, je descends ? demanda Ignazia.

– Si tu y arrives...

Il était sûr qu'elle allait remonter sa jambe. Même son père n'avait pas pu, il ne s'y était jamais risqué, alors Ignazia...

– Je descends.

Ce fut alors que la terreur lui vint. La falaise, avec Ignazia agrippée à la paroi, lui parut soudain différente, pleine de dangers : et si Ignazia s'arrêtait pour regarder en bas ? Si elle se mettait à pleurer et refusait de bouger ? Ou posait le pied au mauvais endroit et glissait ?... Il se souvint d'un chat, au village, qui avait grimpé en haut d'un mât et ne pouvait plus redescendre, comment il miaulait, et comment, soudain, il avait lâché prise et volé jusqu'à terre. Il se rappela les interdictions de son père : et tout cela en quelques secondes. Il faillit crier « Arrête-toi ! » et l'angoisse lui fit fermer les yeux. Puis il entendit quelques cailloux rouler, crut qu'elle était tombée et ouvrit grands les yeux. Ignazia était à côté de lui, et elle le regardait tranquillement.

– Ça y est, dit-elle. Et elle se pencha pour ôter avec ses mains la poussière de ses souliers.

– Ma mère me les a offerts avant de partir.

– C'est bien, dit Mistral, le souffle encore coupé.

Chapitre cinq

Il s'assit, les jambes dans le vide.

Il ne savait pas s'il était content qu'Ignazia n'ait pas connu la fin du chat, ou en colère à cause de toute cette peur qu'il avait eue.

– Mais tu y es déjà allée ?

– Où ça ?

– Dans des endroits comme celui-ci.

Ignazia secoua la tête et s'assit à son tour les jambes dans le vide.

– Alors, pourquoi est-ce que tu n'as pas peur ?

– Toi non plus, tu n'as pas peur.

Et elle se mit à agiter les jambes.

– Ne bouge pas, tu pourrais tomber.

– Et les nids ?

– Là.

Il y en avait cinq, un autre couple était arrivé : la femelle couvait et le mâle allait et venait devant elle.

– Ils font ça chacun leur tour, parfois c'est le mâle, parfois la femelle.

Ignazia commença alors à lui poser des questions, et peu à peu Mistral oublia les souliers vernis et son angoisse, et fut content qu'elle soit avec lui.

– Comment tu fais pour savoir autant de choses ?

– C’est mon père qui me les a expliquées. Mon père est le roi de cette île et, maintenant qu’il est parti, c’est moi qui le suis à sa place.

Ignazia en resta bouche bée :

– Et comment on fait pour devenir roi ?

Mistral haussa les épaules.

– On ne le devient pas, c’est de naissance.

– J’aimerais bien être une reine, fit-elle d’un air rêveur.

– Il n’y a pas de reine ici, il n’y a que le roi.

– Alors, je peux être ton aide de camp ?

Mistral la regarda avec attention. Ignazia était plutôt petite et grassouillette, mais elle avait l’air costaud et elle n’avait pas peur.

– Peut-être, mais tes chaussures, ça ne va pas.

– Alors, je les retire.

Elle ramena ses jambes sous elle et, d’un geste rapide, ôta ses souliers vernis et ses socquettes. Elle avait des pieds dodus, avec des doigts courts et rouges au bout.

– Comment tu vas faire pour remonter avec tes souliers à la main ? Remets-les !

Elle s’exécuta sans protester : c’était un brave aide de camp, obéissant et courageux, exactement ce qu’il fallait pour un roi.

– Maintenant, on rentre, ordonna-t-il.

Ignazia se leva aussitôt.

– Je passe devant, suis-moi.

On ne peut être roi tout seul, un roi a besoin de sujets,

même un seul, pour se sentir tel. Ce fut la remontée qui lui donna le plus de contentement, et en arrivant en haut Mistral était convaincu qu’il ne pouvait plus se passer de son sujet Ignazia. Il arracha une touffe de thym, en mastiqua un peu et la lui tendit :

– C’est bon, goûte !

Ignazia acquiesça et le regarda pour la première fois dans les yeux, sans les baisser. Elle était rouge de fatigue et avait les cheveux collés sur le front.

– Demain on ira pêcher des oursins et on les mangera. Après, je t’emmènerai voir un faucon pèlerin.

– D’accord.

Ce qui était une autre manière de dire « j’obéis ».

Le soir, à table, Ignazia mangea en silence comme les autres soirs, mais de temps à autre elle souriait.

– A quoi tu penses ? lui demanda mamie Quinta. Au prince charmant ?

Elle devint écarlate et plongea la tête dans son assiette.

– Tu la mets mal à l’aise ! dit Antonia.

– Et pourquoi donc ? Moi, à son âge, je pensais déjà à ces choses.

– Et toi, Mistral ?

– Les filles ne m’intéressent pas.

Sa grand-mère éclata de rire.

– Les filles, hein ? Attends un peu et tu verras !

Mamie Quinta n’était pas bien grande mais elle avait une voix à percer les tympanes et elle n’était jamais fatiguée.

De parler non plus, pensa Antonia en soupirant sans bruit. Elle avait remarqué que le visage de Mistral s'était assombri. Ce fils était comme le vent, il suffisait d'un rien pour qu'il change d'humeur, même une simple taquinerie de sa grand-mère.

Mais la raison du sérieux soudain de Mistral était ailleurs : il venait de penser que dans moins d'un mois Ignazia partirait, et qu'il redeviendrait le roi solitaire de toujours. « Un mois ! Combien peut durer un mois ? » se demandait-il, et il lui semblait entendre derrière lui le galop du temps.

* * *

Cela dura trop peu. Brusquement, alors qu'Ignazia s'était mise à jouer avec Matias et lui à s'asperger d'eau, en bas à la plage, que Paloma faisait des trous dans le sable avec une cuillère et que sa mère, tranquille, allaitait, voilà que le mois était terminé. Les parents d'Ignazia, vêtus de noir parce qu'ils étaient en deuil, vinrent la chercher.

Paloma pleura et fit promettre à Ignazia qu'elle reviendrait.

– Quand ?

– Nous verrons, dit son père. Elle vous a déjà assez dérangés.

– Reviens quand tu veux, dit Antonia, en regardant son aîné.

Ignazia la remercia d'un beau sourire et donna à Mistral un baiser sur la joue, l'effleurant à peine, ainsi qu'un papier plusieurs fois replié.

Ils les accompagnèrent jusqu'au petit ponton et regardèrent le bateau qui s'éloignait. Puis Mistral grimpa sur un rocher, d'où il les salua avec de grands gestes des bras. Il sentait que les jours passés à explorer l'île avec elle avaient disparu, il ressentait comme un vide, et une colère. Ignazia avait été bien plus que son aide de camp, il le comprenait à présent. Un aide de camp, quand il s'en va, ne laisse pas au dedans un tel vide : Ignazia avait été le compagnon de jeux qu'il n'avait jamais eu, tout simplement.

Jusqu'au soir, il courut ici et là sans avoir de but ni savoir quoi faire, et à Matias, qui le suivait avec ses babillages incessants, il hurla un « Va-t-en ! » si violent que l'enfant se mit à pleurer.

– Pourquoi tu ne m'as pas fait un grand frère ? s'insurgea-t-il quand sa mère le réprimanda. Comment je vais faire maintenant ?

– Comme tu faisais avant, lui répondit-elle d'une voix tranquille. Et puis, Ignazia n'est pas morte, elle reviendra. Et toi, tu l'attendras.

Il se mit donc à l'attendre.

Au-dessus de son lit, il avait épinglé le papier qu'elle lui avait donné, un dessin affreusement gribouillé où deux silhouettes accrochées à la falaise se tenaient par la main.

Même Matias avait ri, et mamie Quinta l'avait regardé au moins trois fois avant de demander :

– Qu'est-ce que c'est ? Des singes ?

Pourtant, quand il se sentait un roi trop solitaire et qu'un ennui jusque-là inconnu l'accablait, ce dessin suffisait à lui rappeler, non tant Ignazia, que tout ce qu'ils avaient fait ensemble et qui n'avait plus la même saveur maintenant. Alors il s'allongeait sur le lit, et malheur à ses frères et sœur s'ils osaient le déranger.

– Il ne serait pas malade ? avait demandé un jour mamie Quinta, en le voyant avachi et sans forces.

– C'est qu'il commence à faire une chaleur de sirocco, et Mistral n'aime pas beaucoup le sirocco, hein ? répondit sa mère en lui posant la main sur le front.

Elle plaisantait souvent à propos de son nom, mais ce jour-là ce ne fut pas une simple boutade, plutôt un pressentiment. Antonia, pour une fois, avait senti venir le sirocco avant son fils, qui flairait les vents comme les chiens les odeurs.

En effet, le sirocco arriva, et avec lui deux jours d'une chaleur moite et insupportable. Dès qu'ils sortaient, son souffle les enveloppait dans une couverture humide qui se collait à leur corps la nuit, comme un suaire. Ils se barricadèrent dans la tour, comme on faisait autrefois quand arrivaient les pirates. Et quand au bout de ces deux jours l'orage éclata, et que l'air redevint tout propre, si clair qu'on croyait toucher la côte et le village tant ils

semblaient proches, ils sortirent tous, femmes et enfants, respirer l'air frais et profiter de l'île, resplendissante après la pluie.

– Descendons à la plage ! proposa Mistral.

– Non, la mer est encore trop agitée, dit sa mère.

Ce fut cette allusion rapide à la mer qui le poussa jusqu'au phare, pour vérifier : et de là-haut, il la vit. Elle venait vers eux, toutes voiles gonflées et déployées, fendant les vagues avec l'insouciance et la légèreté d'une ondine. Sa coque, inclinée sur le côté, semblait s'élever sans poids au-dessus des vagues : une grande goélette en bois, aussi belle qu'un mirage.

C'était le jour de l'anniversaire de son père.